

Un ami s'en va

L'année tire à sa fin, le mois de décembre a entamé son décompte final, dans une quinzaine de jours ce sera déjà Noël.

La froidure commence à étendre sa couverture verglacée sur une nature engourdie. Quelques flocons de neige épars tourbillonnent sous les projecteurs des lampadaires qui bordent la chaussée et viennent timidement blanchir le bitume de la route.

Aujourd'hui Francis Dubois ne voit pas scintiller la lumière des étoiles dans un ciel dégagé comme certains matins d'hiver.

La nuit l'accompagne une dizaine de minutes, temps nécessaire pour parcourir la distance qui sépare son domicile de son lieu de travail.

Comme depuis plus de vingt ans il franchit la double porte vitrée des bureaux de l'usine où il assume sa fonction rémunératrice ? Seules quelques imposantes machines à commandes numériques tournent déjà depuis que les premières équipes du matin ont rejoint leur poste alors que quatre heures sonnaient au clocher de l'église, troublant à peine le calme provisoire des lieux.

Peu à peu l'atelier s'anime et la fourmilière devient vivante, les compagnons arrivent un à un. Par habitude quelques groupes se forment çà et là, non loin des pendu-

les de pointage. Ils ne se dissiperont que lorsque retentira le signal donné par la sonnette marquant sept heures, chacun gagnera sa place respective pour entamer sa journée de labeur.

Dans le hall le bruit se développe crescendo, l'atelier prend vie, la rumeur mécanique se lève et s'amplifie pour atteindre son volume de décibels habituel, celle-ci ne se calmera que lorsque la sonnerie libératrice retentira à nouveau, dans cinq heures.

Les hommes, tels des fourmis bien éduquées et bien disciplinées, repartiront dans l'autre sens, Francis Dubois sera de ceux-là et le bruit reprendra son ambiance feutrée que seuls les compagnons d'équipe entretiendront par leur présence.

Une fois encore il descend machinalement la dizaine de marches de l'escalier qui mène aux ateliers alors que les retardataires, toujours les mêmes, arrivent en courant, débouchant des vestiaires en direction des bureaux ou de la pointeuse, avec, comme à chaque fois, l'air réellement surpris et ne comprenant pas que les autres soient déjà à leur place...

La répétition automatique des choses habituelles fait partie de la vie courante et engendre systématiquement une inconsciente monotonie.

C'est devenu pratiquement une manie, c'est presque instinctif pour lui, de descendre ainsi à l'atelier, chaque jour dès la première heure, afin de faire un point matinal sur les affaires en cours dont il a la charge, alors que l'activité est à peine relancée et n'a pas encore atteint son régime de croisière stabilisée.

Sur son trajet il croise, au détour d'une allée, le chariot élévateur de marque japonaise, pourquoi pas..., conduit par Denis, un jeune manœuvre habitant un village voisin.

C'est l'air grave que ce dernier l'interpelle, Francis sait par avance de quel sujet il va l'entretenir brièvement et il appréhende ce qu'il va lui dire.

— Bonjour monsieur..., il hésite, il a l'air tendu et préoccupé

— Bonjour Denis,

— Monsieur, pour Lucien..., c'est fini..., il s'est éteint hier après-midi.

Ses yeux brillent anormalement, la larme n'est pas loin, sa voix est teintée de beaucoup de tristesse et il éprouve beaucoup de mal à finir sa phrase qui se termine dans un murmure.

Il n'a nullement besoin de poursuivre Francis a bien compris, c'est sans aucune surprise réelle que cette terrible nouvelle le frappe de plein fouet. Depuis quelques jours, quelques semaines même, il s'attendait à ce verdict sans appel et à sa pénible conclusion.

Il savait qu'un matin, qu'il n'osait envisager si proche, Denis prononcerait cette simple phrase. Chaque matin il le croisait presque volontairement afin de savoir où en était l'état de santé de leur ami commun.

Pourtant, aujourd'hui il a reçu cette annonce comme un projectile meurtrier que l'on redoute mais que l'on sait inéluctable. L'irréversible ne se contre pas, la nature poursuit son oeuvre en une succession ininterrompue de

bonnes et de mauvaises choses, tout a un début, tout a une fin, c'est ainsi.

L'estocade est complète, ses tripes se nouent, il a soudain comme une envie de vomir, il se sent pâlir, ses joues deviennent blêmes. Il ne connaissait pas cette forme de mesure de l'amitié, cette jauge du contact humain qui ne se révèle qu'en certaines circonstances, souvent tragiques, et dont l'unité d'étalonnage ne se trouve pas dans les manuels prônant toutes les vertus imaginables.

Le « Komatsu » embraie, s'éloigne doucement et tourne au premier croisement des allées, traînant derrière lui son panache de fumée bleutée qui disparaît à sa suite derrière les machines.

Il se sent totalement bouleversé et il fait demi-tour abandonnant sa tournée, maintenant il sait que cela est arrivé et que le miracle tant espéré ne s'est pas produit, ne pourra plus se produire.

Il regagne son bureau comme un automate bien réglé, totalement indifférent à l'environnement immédiat qui l'escorte, sous l'œil rempli d'incompréhension des compagnons qui le saluent au passage et à qui il ne répond même pas, à leur grande surprise, cela n'est pas du tout dans ses habitudes.

Il se retrouve inconsciemment assis à sa place, les coudes appuyés sur le bureau, la tête entre les deux mains. Il retient à peine les larmes qui ne demandent qu'à couler dans le sillon de ses rides, déjà bien marquées, pour extérioriser le chagrin qui vient de l'envahir. Il ne se savait pas aussi accessible aux assauts de la vie.

Lucien, il ne le connaissait que depuis environ quatre années, seulement en tant qu'élève pilote à l'aéro-club où il est instructeur.

Sa disparition prématurée, et pourtant prévisible depuis plusieurs mois, déclenche en lui tout un processus de curiosité. Des questions insensées, presque indécentes, envahissent son esprit. L'imagination est avide des choses ignorées et laisse rarement des cases vides dans le puzzle d'une existence que l'on connaît mal, que l'on ne connaît même pas en réalité.

Qui était exactement Lucien ? Francis ferme quelques instants les yeux et le roman commence de lui-même, presque naturellement.

Bien sûr il a fallu choisir des noms, des personnages, des lieux ainsi qu'une histoire, si, par hasard il se trouvait des coïncidences avec des noms, des faits précis ayant existé, ou existants, ce ne serait qu'involontaire et fortuit. Quant aux lieux, si parfois ils sont placés dans un ordonnancement fantaisiste qui risquerait de surprendre les personnes connaissant la région, cela est parfaitement volontaire.

L'homme à la veste blanche

— Patrick, tu me donnes une mousse, surtout pas de l'eau,... parce que l'eau bu éclate...

La bouteille de trente trois centilitres de bière brune à la main, une fois encore il est là, devant le bar privé réservé aux membres de l'aéro-club et à leurs invités, comme le stipule l'affichette placardée entre les étagères.

Comme à l'habitude il débite des balivernes sans queue ni tête, tel un guignol de fête foraine qui essaie vainement d'attirer l'attention du badaud, elles ne font plus rire que lui, cela ne semble nullement le décourager.

L'après-midi bat son plein, le soleil a lancé ses invitations à tous les amateurs de promenades aériennes qui découvrent, ou redécouvrent, la route de l'aérodrome et de ses petits engins volants qui sont si "marrants" à voir évoluer dans les airs.

Pour quelques dizaines de francs il leur est possible de goûter à cette sensation nouvelle d'abandonner le plancher des vaches avec, en prime, une certaine forme de peur à vaincre. Le ciel bleu aide souvent à franchir plus facilement le pas et à prendre la décision de participer à "l'aventure".

Pour Lucien c'est devenu pratiquement une habitude, une toute nouvelle habitude, quelles que soient les conditions météorologiques qui règnent sur la région, il sait qu'il

trouvera ici un accueil et une ambiance qui sera pour lui une source d'oubli et effacera pour quelques heures ses soucis quotidiens. Il a déjà pris ses propres mesures et commence à connaître les habitués des lieux.

C'est encore revêtu de sa veste blanche un peu maculée qu'il raconte avec éclat la toute dernière qu'il vient d'entendre derrière ses fourneaux en exerçant ses talents de cuisinier, en qualité d'extra, au restaurant solognot du village voisin.

Depuis son premier vol sur le Rallye, il y a à peine trois mois, pour voir ce que cela pouvait donner et quelles impressions cela lui laisserait, il est très rare de terminer le week-end sans apercevoir sa silhouette un peu rustre se profiler entre les murs de l'aéro-club.

Le virus qui pousse à s'approcher d'un avion, l'un des plus inoffensifs en apparence qui puisse exister, mais l'un des plus tenaces, l'a atteint de plein fouet et commence faire son oeuvre.

Pour la énième fois il accompagnera Jean, qui fut son premier pilote et initiateur de la passion du vol, à bord du Rallye pour une petite virée au-dessus du paysage boisé constellé d'étangs qui couvre les environs.

Il commence à bien connaître et à apprécier cet éventail de teintes changeantes qui s'étale devant lui sans aucune pudeur, face au soleil couchant, juste avant que la nuit surgisse de l'horizon, vers l'Est, et envahisse une nature généreuse.

Peu à peu il s'est intégré à cette association qu'il juge passionnante et instructive. Chaque fois qu'il est présent sur l'aérodrome il trouve la faille, toujours offerte, afin de

participer, au niveau de ses connaissances, à l'activité du groupe.

Par petites touches successives le personnage se dessine avec assez de précision. Sous son aspect bohème et son apparence presque négligée le côté clown triste se profile en filigrane, comme une silhouette à peine perceptible. Le personnage mérite certainement que l'on en gratte la couche superficielle pour en découvrir le vrai visage.

La nervosité et la fébrilité qui le caractérisent ne sont certainement pas simulées et n'échappent pas à la perspicacité du pédagogue que Francis est devenu au cours de ses nombreuses prestations d'instructeur.

L'excès de consommation de bière ne doit pas être totalement étranger à cet anormal comportement et à cette grande nervosité de façade qu'il n'essaie même pas de masquer par un quelconque artifice.

L'envie de pratiquer le pilotage a progressé en lui insidieusement et s'est incrustée, il ne résiste plus à l'appel de la troisième dimension à laquelle il vient de goûter une fois encore.

C'est ce soir que Lucien a choisi pour faire sa déclaration à la suite de son petit vol dominical. Il décide enfin, après avoir mûrement réfléchi devant les feuillets d'information qui lui ont été fournis, de s'inscrire aux cours de pilotage que dispense l'aéro-club afin de devenir élève pilote et de se lancer à l'assaut du ciel qui lui ouvre toutes grandes ses portes.

L'association est ouverte à tous sans aucune discrimination, tout postulant est le bienvenu dans la limite de la

disponibilité des instructeurs bénévoles qui dispensent l'instruction lors de leurs heures de loisir.

Il n'est nullement question de refuser une inscription sur la seule première impression que laisse le demandeur. La partie visible n'est pas toujours le reflet exact de l'homme qu'elle cache, la découverte de la personnalité de chacun est suffisamment importante pour soupeser les chances de réussite du challenge dans lequel il s'est engagé.

Les ressources de l'être humain sont souvent impénétrables sous l'habit qu'obligent d'endosser les problèmes de la vie courante qui n'épargnent personne. Seul le contact en tête-à-tête dans l'étroit habitacle de l'avion école permet de déceler l'insondable qui se terre au plus profond de chacun...

L'indiscrétion inévitable de l'établissement du dossier d'inscription à l'aéro-club est relative. Seuls certains éléments concernant l'état civil sont indispensables afin d'établir la demande de carte de stagiaire attribuée par les services officiels. Un second formulaire sera rempli et servira à l'ouverture d'un carnet de vol où sera consignée toute l'activité aérienne du pilote au cours de sa carrière aéronautique.

Lorsque le nouvel inscrit sera en possession de tous ces éléments indispensables il pourra envisager d'entreprendre sa progression vers le sommet qu'il s'est engagé à vaincre. Le brevet et la licence de pilote privé d'avion sanctionneront la réussite de cette ascension et lui ouvriront la porte des voyages, la porte de l'évasion qui pour l'instant n'est que la porte du rêve, à peine entrebâillée.

Un rapide coup d'œil sur la fiche qu'il vient de remplir renseigne Francis avec plus de précision et il peut enfin mettre un nom après le prénom qu'il connaît déjà, Lucien Doisellier, né le 23 avril 1944 à Ennordres, aux confins du Berry et de la Sologne, sur les berges de la Petite Sauldre. C'est un gars du cru, c'est un pur ventre jaune comme se nomment eux-mêmes les Solognots de souche.

Il le croyait un peu plus âgé, il est vrai que la moustache vieillit un visage et que son appréciation de l'âge d'une personne n'a jamais été d'une très grande précision.

Quant à l'adresse, elle ne lui est pas totalement inconnue, lieu dit "la gare", commune de Sainte Montaine, là où, sur la carte, l'ancienne ligne de chemin de fer secondaire à voie unique franchissait le pointillé séparant les départements du Cher et du Loir et Cher. A quelques kilomètres seulement du Loiret que l'étang du Puits délimite un peu plus au nord avec ses 180 hectares d'eaux bordés de roseaux et ses deux plages aménagées, une dans chaque département qu'il sépare.

En pleine nature, en bordure de la trace au sol que laissent les rails démontés depuis quelques années, se dresse la petite bâtisse, construite au siècle dernier dans un style caractéristique de sa fonction, qui lui a donné son nom.

Le point est suffisamment repérable et particulier pour que Francis s'en serve à des fins pédagogiques. C'est un remarquable point de virage qu'il utilise comme centre d'évolution avec ses élèves en cours d'entraînement. Il lui arrive aussi de le survoler avec des candidats à qui il fait passer l'examen de pilote privé en tant que testeur, cela lui permet de noter l'exécution des exercices de précision sans confusion possible sur le repère choisi.